

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 30 (1892)  
**Heft:** 8

**Artikel:** Un commis-voyageur  
**Autor:** Gaudy-Lefort  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-192809>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT:**

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
six mois : 2 fr. 50  
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conte de vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**Le Grand-Saint-Bernard.**

L'énorme quantité de neige tombée dans les Alpes, dont les passages sont en ce moment impraticables, ou ne peuvent être franchis qu'avec de grandes difficultés, a ramené un moment l'attention sur l'Hospice du Saint-Bernard, et cela d'autant plus que divers journaux avaient annoncé la prochaine disparition de cette ancienne et pieuse institution.

Ces bruits se basaient sur ce que ce refuge qui, de toutes les habitations d'hiver dans les Alpes est la plus élevée, n'avait plus sa raison d'être, le nombre des voyageurs qui franchissent les cimes des Alpes diminuant chaque année depuis que les tunnels du Mont-Cenis et du Saint-Gothard permettent de traverser les montagnes sans danger.

Mais cette nouvelle a été démentie, à la grande joie de tous ceux qui ont le respect du passé et le culte des choses qui élèvent l'imagination au-dessus des vulgarités humaines.

Les refuges hospitaliers placés au sommet du Grand-Saint-Bernard, du Simplon et du Saint-Gothard sont des vestiges d'un temps qui ne reviendra plus, mais ils portent le cachet des croyances du moyen-âge et nul ne peut se défendre d'une certaine émotion, lorsqu'en sonnant à la porte du couvent, il voit apparaître un religieux qui, sans lui demander son nom ni sa nationalité, l'invite à entrer et lui offre un abri contre le froid, de la nourriture pour apaiser sa faim, par cela seul qu'il est voyageur et qu'il a besoin d'aide.

Ces couvents font partie de la grandeur morale de la Suisse et donnent une auréole de poésie aux imposants massifs couronnés de neiges éternelles.

Ils honorent le pays, au centre de notre continent, où se trouve l'origine des grands fleuves qui dirigent leurs eaux vers les points les plus opposés.

On sait que pendant l'hiver, la montagne est ensevelie sous la neige, et le voyageur a grand'peine à ne pas s'égarer et à suivre le chemin qui lui est indiqué par des perches plantées en terre. Pendant huit mois de l'année, les ouragans de neige, les avalanches, le froid intense règnent sur ces hauteurs. Dans

les jours les plus froids, le thermomètre y descend jusqu'à 30° ; dans le plus chaud, il ne dépasse pas 20°.

Ce n'est qu'en été qu'il tombe au Saint-Bernard de gros flocons de neige ; en hiver, on n'y voit que des cristaux de glace si menus que le vent les fait pénétrer par les plus petites fentes des portes et des fenêtres. La tempête les amoncelle surtout dans les environs de l'hospice en murailles mobiles de vingt à trente pieds de haut, qui couvrent les sentiers et les ravins et sont toujours prêts à se précipiter en avalanches à la moindre secousse qui les ébranle.

On se représente les dangers que courent les pauvres ouvriers forcés par la nécessité ou l'économie de traverser la montagne à pied, et dont le nombre s'élève en moyenne jusqu'à 16,000 par année. Aussi sont-ils nombreux ceux qui, malgré le dévouement et la générosité des bons chanoines Augustins, périssent misérablement de faim, de froid ou d'accidents.

Deux serviteurs, les *marronniers*, précédés de leurs chiens intelligents, descendent chaque jour jusqu'aux refuges italien et valaisan situés l'un à une heure, l'autre à quarante minutes de l'hospice. Mais quand la neige est fraîchement tombée ou que sévissent les tempêtes, ce trajet prend un temps beaucoup plus long. Les marronniers sont alors accompagnés de quelques religieux et il arrive fréquemment qu'ils trouvent sur la route des voyageurs aux membres engourdis par le froid. Ces malheureux, recueillis à l'hospice, y reçoivent les soins de l'infirmier jusqu'à complet rétablissement.

Un peu avant d'arriver au couvent, du côté du Valais, on aperçoit un petit bâtiment d'un aspect triste : c'est la morgue où sont placés les cadavres des malheureux qui n'ont pas été secourus à temps.

C'est dans l'église du couvent que se trouve le monument en marbre élevé par ordre de Napoléon au général Desaix dont l'intervention décida de la victoire de Marengo, où il fut tué. Napoléon voulut que son lieutenant fut honoré sur le sommet de la montagne franchie

**LES ABONNEMENTS**  
datent du 1<sup>er</sup> janvier, du  
1<sup>er</sup> avril, du 1<sup>er</sup> juillet ou  
du 1<sup>er</sup> octobre.

par les soldats français pour se rendre en Italie.

Le couvent est situé à plus de 2600 mètres au-dessus du niveau de la mer ; et à cette hauteur, la raréfaction de l'air ne permet pas le fonctionnement normal des poumons. Aussi, après dix ou quinze ans de séjour sur ces hauteurs, les religieux encore bien portants (la plupart succombent dans la force de l'âge aux intempéries de ce rude climat) sont envoyés pour desservir quelques paroisses du Valais, prébendes de leur couvent. Les infirmes et les vieillards vont finir leurs jours dans la maison de retraite que l'ordre possède à Martigny.

Un de nos abonnés nous communique l'amusante pièce de vers qu'on va lire, et qui doit être, nous dit-il, de Gaudy-Lefort, poète et fabuliste genevois.

**Un commis-voyageur.**

A Naples, à l'hôtel où j'étais descendu,  
Hôtel brillant et bien tenu,  
Où l'on trouvait toujours nombreuse compagnie,  
Bons lits, valets actifs et table bien garnie,  
Logeait un commis-voyageur :  
Grand jeune homme, élancé, de beaucoup d'assurance,  
Parlant sur tout d'un ton de professeur,  
Nommant sans hésiter du moindre bourg de France  
Et le meilleur café et le meilleur logis,  
De chaque ville d'Italie  
La danseuse la plus jolie,  
Et connaissant à fond les acteurs de Paris.  
Mais sur l'histoire et la géographie,  
Notre docteur était un peu moins fort.  
Il savait tout au plus que Londres était au nord  
Et Naples au midi. Nommez-vous l'Ausone,  
Le vieil Homère ou quelque dieu  
De l'antique mythologie,  
Motus ! C'était pour lui du grec ou de l'hébreu.  
Un peu las de son importance,  
De son caquet, de sa jactance,  
A table d'hôte un certain jour,  
Un étranger qu'on appellait Florville,  
Jeune homme gai et d'une humeur facile,  
Lui dit : « Eh bien, Monsieur Latour,  
Comment va le négoce, êtes-vous satisfait ?  
Depuis votre arrivée en cette ville immense,  
Vous notez sur votre carnet  
Maintes commissions, je pense. »  
— Eh, non, mon frère, le commerce va mal.  
C'est une concurrence !... à chaque pas un voyageur !  
Vous m'avouerez pourtant qu'on n'est pas d'un physique  
A faire peur à la pratique,  
Qu'on a certain jargon. Tenez, quand je m'applique  
A courtiser la dame du comptoir,  
Je suis bien sûr d'en recevoir  
Des commandes, et plus que je n'en veux avoir.  
Mais, lui dit le malin Florville

## LE CONTEUR VAUDOIS

En cités de renom, la province est fertile,  
Je vous conseille de les voir.  
Vous avez, par exemple, Herculanium et Pompeïa,  
Les voyageurs vont peu visiter ces lieux-là.  
Partez ; je vous réponds d'une très ample moisson.

— Vraiment ! et sauriez-vous m'indiquer les maisons,  
Les plus anciennes, les plus sûres,  
Où je puisse sans crainte et sans mésaventures  
Présenter mes échantillons ?

— Sans doute, et sur le champ, dit gravement le traître,  
Je puis vous en faire connaître  
De la plus haute antiquité,  
Notez : à Pompeïa, dame veuve Agrippine,  
— Et l'on peut en sécurité ?...  
— Premier crédit ; Egerie et Corinne,  
Lesbie et Lalage, Cornélie et ses fils.

— Cornélie et ses fils. Mais voilà ce me semble  
Bien des noms de femmes ensemble.  
— C'est pour vous agréer que je les ai choisis ;  
Vous venez de me faire entendre  
Qu'une tournure, qu'un teint frais,  
Qu'un jargon sénillant et tendre  
Auprès de la marchande assurait vos succès...  
Allez ! de celles-là vous ferez la conquête :  
— Elles sont bien ?...  
— Ah ! Monsieur, leurs talents, leur esprit, leurs attractions  
Ont fait tourner la tête  
A de plus grands hommes que vous !  
— L'intention sans doute est honnête ;  
Mais, sans trop consulter mes goûts,  
Outre ces maisons féminines,  
N'en est-il point de masculines  
Dont les moyens vous soient connus ?  
— Oh ! sans doute et plusieurs !...  
Vous avez la maison Lucullus  
Qui passe pour être puissante ;  
Cependant sa dépense est fort extravagante.  
Et malgré tant d'éclats, j'estimerais prudent  
De prendre son papier muni d'un répondant ;  
Cincinnatus est plus rangé, plus sage,  
Rien de mieux arrangé que son petit ménage.  
Dans la belle saison, actif et vigilant,  
Lui-même, au champ, même son attelage.  
Bref, je le crois plus sûr, quoique moins opulent,  
Et puis encore, notez sur votre livre blanc  
Pline-le-Jeune. — On peut traiter sans gêne,  
Il est solide ? — Oh ! Je crois bien,  
Son oncle commandait la flotte de Micène.  
Il a dû lui laisser du bien.  
— Mille remerciements, mon cher monsieur Florville.  
Pour toute cette peine, et croyez que demain  
De Pompeïa je prendrai le chemin ! —

Notre homme, au point du jour, range dans sa voiture  
Carnets, albums, échantillons,  
Fait préparer chevaux et postillons,  
Se met en route, arrive et... jugez sa figure  
Quand Pompeïa s'offre à ses yeux !  
Quelques rieurs apostolés dans ces lieux,  
Instruits de la plaisanterie  
Et se trouvant là, comme par hasard,  
Lui dirent : « Ah ! monsieur, vous arrivez trop tard,  
Depuis trois jours, un affreux incendie  
A dévoré cette riche cité.  
Aucun habitant n'est resté !  
— Quoi, la veuve Agrippine ?  
— Hélas, monsieur, elle est périe !  
— Pline-le-Jeune, Lucullus ?  
— Hélas ! monsieur, ils ne sont plus !

— Tous mes pas en ces lieux seraient donc superflus !  
— Vous n'avez rien de mieux à faire  
Qu'à quitter ces murs désolés ;  
Venez, ainsi que nous, retournez en arrière,  
Par cet aspect fâcheux, tous nos sens sont troublés.

On rentre à Naples, et le soir même,  
A table d'hôte, avec un air confit,  
Monsieur Latour fit le récit  
De sa déconvenue extrême,  
S'apitoiant très fort sur cet affreux malheur.  
Aux dépens de mon voyageur,  
Je vous laisse à penser si l'on rit de bon cœur :  
On berna tant le panvre sire,  
Il fut par tant de gens houppillé, plaisanté,  
Qu'il s'aperçut enfin de cette vérité :  
Que rien ne prête autant à la satire.

Qu'ignorance et fatuité.  
Il perdit son ton d'assurance,  
Prit des livres, étudia,  
Et pour toujours se corrigea.

Mes chers amis, quand vous verrez en France  
Ou bien ailleurs, de ces voyageurs-là,  
Car il en est encore beaucoup, je pense,  
Conseillez-leur un tour à Pompeïa !

## Lo grabudzo ào tsemin dè fai.

1. *Lè compagni.* — 2. *La « fusion ».* —  
3. *Lo grabudzo.*

## I

## LÈ COMPAGNI.

— Dis-vâi, Sami, que lâi a-te-z'u pè Berna stâo dzo passâ ? Lâi a-te-z'u onna revoluchon coumeint pè Lozena ein 45, que y'é oïu lo syndiquo, y'a z'u hiai houit dzo, que desâi ào conseiller que volliâvont allâ pè Berna, lo dozè, po lè fottre avau ? Volliont-te petétrè férè onna révejon ?

— Que na, Abran, c'est po lè z'afférès dâo tsemin dè fai, que cein ne va rein tant bin du la « fusion », que te sâ portant cein que l'est ?

— Eh bin, Sami, pas que tant bin ! On ne liait què la folhie dâi z'Avi, l'armana et lo rappoo dè la tiéce hypotétiaire, et lâi ont rein marquâ dè cllia « fusion ». Qu'est-te cein ?

— Te sâ que l'est que 'na compagni dè tsemin dè fai ?

— Binsu ! L'est cllia dâo tsemin dè fai que sont pè la gâra et que vont su lè vouagons, que l'ont ti dâi carlettès la méma tsouza et dâi tuniquèo assebin, et que y'ein a qu'ont dâi subliets coumeint lè zautro iadzo lè sergents dâi vortigeu.

— Ouai ! que na.

— Et qu'est-te don ?

— Eh bin c'est coumeint quoui derâi la sociétâ dè la fretéri. On pâysan que n'a que 'na vatse ne pâo pas férè la toma solet, na pas que se sè met dè la sociétâ, avoué ti lè z'autre, pâovont bâti la fretéri per einseimblo, atsetâ dâi z'ésès, eingadzi on fretai, et pouvont portâ colâ.

Eh bin lè compagni dè tsemin de fai, c'est oquie dinsè. Se cein rapporté, cein coté d'ein férè ion ; et s'on n'est pas on monsu Barbâ, on a bio avâi grossa courtena et prâo dzaunets, on ein fabrè què pas ion coumeint on mandzo dè cro. Cllia qu'ein volliont férè, sè diont : cein vâo cotâ tant, faut don trovâ dè l'ardzeint. Adon prepâront dâi bocons dè papâi iô y'a onna locomotive ein potré ào coutset et que lâo diont dâi « z'actions », et que cotont tant. Ti cllia qu'ein volliont ein pâovont atsetâ atant que cein lâo fâ pliési, et quand l'ein ont prâo veindu et que l'ont l'ardzeint, l'atsitont lo terrain, lo font aplati, lâi metton lè barrès dè fai, l'atsitont lè locomotives et lè vouagons, font bâti lè gârè, et quand tot est prêt, lè dzeins vont preindrè lo train. Adon quand tot va bin et que cein rapporté, on pâyè

l'intérê à ti cllia qu'ont dâi « z'actions », qu'on lâo dit dâi z'aqchenéro, que l'est don à leu qu'est lo tsemin dè fai et tot lo commerce, et l'est leu que sont la compagni, et na pas lè garde-voie et ni cllia que vignon pertouzi lè cartes dein lè vouagons. Compreind-tou ?

— Oh, coumeint te mè dis, comprei-gno bin, adon cllia fujon...

— Eh bin, la fujon, vaitsé l'affér : Te tè rappellè, ein 52, lo premi tsemin dè fai que n'ein z'u pè châotré, qu'allâvè du Yverdon tant qu'à St-Dzerman proutso dè Bussigny, et qu'aprés l'ont rapondu tant quiè dâo coté dè Dzenéva, dâo Valâ et dè la Comtâ. Tot cein c'étai dè la méma compagni, qu'on lâi desâi l'osse, po cein que y'avâi OS su lè carlettès. Ein aprés, on a fê lo tsemin dè fai d'Ouron, que c'étai on autra compagni, que cein a amenâ dâo bizebille, po cein que c'étai cllia dè Lozena que volliâvont férè cé tsemin dè fai, et que lo gouvernémeint ne volliâvè pas. L'est adon que y'a z'u la régiè pè Lozena et que lo bataillon dâi chasseu dâo 113 a du allâ gardâ lo gouvernémeint, que cllia dè Lozena volliâvont éterti. Ein aprés, l'ont refé la pé; cllia dâi duès compagni sè sont met per einseimblo po ein avâi rein que iena. L'ont fê mé-cllion-méclietta, et l'ont veri lè lettres dâi carlettès; l'ont met SO, que cein a bailli la novalla compagni. Eh bin c'est on affér dinsè qu'on lâi dit la « fusion », c'est quand duè compagni font lo bet d'accordâiron. Et l'ein ont onco refé iena du adon, avoué onna compagni dè pè lo Valâ, qu'on lâi desâi lo Simplon; adon l'ont refottu onco on n'S ài carlettès après lè z'autrè lettres po avâi l'ein-seigne dè la troisième compagni, et l'ont met SOS.

— Eh bin vâi ; mâ pourquiè cé grabudzo pè Berna ?

— Eh bin, atteinds ! tè vé derè.

(*La suite deçando que vint.*)

## Le Ramadan

*ou le jeune des Mahométans, à Tunis.*

Le Ramadan est tout ensemble le carême et le carnaval des musulmans : carême toute la journée et carnaval chaque nuit ; de telle sorte que pendant ce mois à double face, une ville arabe donne le singulier spectacle d'un peuple qui fait « pénitence » du matin au soir et qui fait « la noce » du soir au matin.

Au lever du soleil, pour annoncer le jeûne, le canon tonne du haut de la Casbah, dont les vieilles murailles dominent l'uniforme tapis des terrasses blanches étalées à leurs pieds. La ville s'éveille ; les gardiens, à la porte des palais, s'étirent en bâillant ; les Souks, ces longues voûtes sombres et tortueuses, bordées de niches qui sont des boutiques où les marchands, gravement